L’amour sur le rivage

Comme chacun le sait, je n’assure plus de prises en charge d’enfants.
Cette intervention sera donc centrée sur un texte écrit par Anne Dufourmantelle.

La première rencontre entre Anne Dufourmantelle et A Propos a eu lieu autour de son ouvrage *« En cas d’amour \*».* L’auteure y déplie plusieurs facettes de l’amour : la passion, la domination, la jalousie, la procuration, la perte, la répétition. Véritable chantre de l’amour, elle nous invite dans son univers, sa chambre des secrets. Telle Ariane, elle tente de trouver un fil en puisant dans la philosophie, la mythologie et bien sûr la psychanalyse.

Ce texte s’intitule *l’amour l’enfant.* Je vais en faire un bref récit et le visiter à travers le prisme de nos dernières séances de travail.

Un homme passe une journée d’été à la campagne au bord de l’eau avec des amis. Il propose à l’enfant de ses amis d’aller avec lui attraper des libellules au bord de la rivière. Un faux pas(« faut pas »), en une seconde, l’enfant perd pied et tombe à l’eau. L’homme plonge sans réfléchir et remonte le corps sur la berge. Plutôt que d’aller chercher du secours, il choisit de rester auprès de lui et de le ranimer. C’est le fils de son ami et c’est lui qui l’a entraîné au bord de l’eau. Un autre faux( faut) pas ?

Dans ces gestes et auprès de ce corps qui revient à la vie, l’homme qui n’a pas d’enfants, éprouve des sentiments mêlés. Peur, culpabilité, désir, abandon et surtout un grand trouble.

Ils sont observés de loin par la jeune fille au pair qui croit voir l’homme penché sur l’enfant et l’embrassant.

L’homme est accueilli en héros.

Mais quelques temps plus tard, la jeune fille, qui ne croit pas à la noyade, en parlera au père. Pour elle, *« rien ne peut la convaincre qu’il ne s’agit pas d’autre chose.»*

Dès lors, l’amitié n’existe plus. La mère de l’enfant en tête, les foudres se déchaînent. De héros, l’homme devient un pervers. Il y aura donc un procès. L’homme décide de ne pas se défendre. Il ne peut rien dire de qu’il s’est réellement passé.

Les tests psy auxquels il sera soumis ne donnent rien. L’accusation tourne court.

Les excuses qui lui parviennent ensuite sont empreintes d’hypocrisie.

Il quitte la France, va très mal, prend de la cocaïne pour l’aider à maintenir un lien social.

Le garçon de son côté est devenu un plasticien de renom, il a changé de nom. Il est marié et a des enfants.

Une vingtaine d’années plus tard, l’homme le retrouve par un faux hasard dans la ville où il réside et où le garçon a fait une expo.

Ils passent alors 2 jours et 2 nuits ensemble et ils s’aiment.

Puis plus rien.
Lorsqu’il revient en France quelques années plus tard, l’homme se rend chez la psychanalyste. Il y évoque ses rêves dans lesquels il revit ce qui a eu lieu au bord de la rivière…Sans que la culpabilité n’effleure son discours.

Il meurt dans un accident de voiture le soir où il doit se rendre à sa 16ème séance.

Dans ce récit il est question d’un « événement ». Avec un avant linéaire et un après où la mort côtoie la vie. Un événement sans repère pour l’appréhender. Et sans mots pour le dire, duquel le symbolique est exclu et qui ne peut pas se lire dans la continuité du réel, un événement que l’on ne peut penser et qui ne rentre dans aucune « case ». Ni acte de pédophilie, ni homosexualité, ni désir de mort.

Anne D. écrit *«  L’événement transcende notre capacité à le penser, puisque la pensée naît précisément de ce heurt entre le réel et ce qui nous parvient, les frontières de ce « nous » étant gardées, depuis l’espace et le temps jusqu’aux données de la conscience, par l’expérience passée et la constitution même de notre être. »*

Le moment où la mort et la vie se sont côtoyées sous les yeux de l’homme fait effraction dans son inconscient et pourtant il s’agit d’un non-lieu. « Que se passe t-il quand il ne se passe rien ? »

Le désir éprouvé par l’homme lors du sauvetage de l’enfant est marqué du sceau de la culpabilité. Dans ce désir de sauvetage de vie contre la mort, un désir sexuel a été « embryonné » d’où la culpabilité, un déplacement du réel et sans doute une explosion-ou plutôt une implosion du fantasme.

Ainsi que le dit Lacan dans le séminaire *le transfert : «  si l‘amour, c’est ce qui se passe dans cet objet vers lequel nous tendons la main par notre propre désir, et qui au moment où notre désir fait éclater son incendie, nous laisse apparaître un instant cette réponse, cette autre main qui se tend vers nous comme son désir. »*

Lors de sa première séance chez la psychanalyste, l’homme raconte donc ce qui a eu (non)-lieu ce jour-là. La psychanalyste, Anne D. se trouve alors au bord des larmes face à ce récit de noyade sauvée.

Elle qui, quinze années plus tard, sauvera des enfants de la noyade au péril de sa vie, elle pour qui incarner le risque ne mérite qu’éloge \*, alors que l’homme, lui, n’a pas estimé le(s) risque(s) qu’il prenait en sauvant l’enfant.

L’amour de transfert se télescope avec le contre-transfert.

Le désir de l’analyste est alors manifeste.

Dans ce contre-transfert établi au moment du récit de l’homme, quelle place prend alors cette pré-vision, cette prédiction?

Freud parle de répétition dans l’amour de transfert, Dans ce cas, est-ce une répétition de ce qui sera ? Quelle forme d’amour induit la psychanalyste à se fondre à se noyer dans ce récit ? A ne pas laisser l’homme seul sur le rivage.

 Lysiane Naymark,

 Décembre 2019

\* En cas d’amour Anne Dufourmantelle Payot et Rivages 2009

\* Eloge du risque Anne Dufourmantelle Payot et Rivages 2011